

—Vous oubliez la clef de M. Charles,—
reprit la brodeuse avec une sombre impa-
tience.

—Et que me fait à moi la clef de M.
Charles ? Il s'agit vraiment de complica-
tion d'un tout autre genre. Le prisonnier
à qui vous avez sagement rendu la li-
berté...

—Il ne s'est donc pas échappé ?—inter-
rompit Hortense.

—Plaisante question !—répliqua non-
chalamment l'artiste en se versant un verre
de vin,—qui donc lui a ouvert la porte ?

—Nous l'ignorons profondément,—s'é-
crièrent à la fois les deux sœurs.

—Désidément, mesdemoiselles, vous
êtes sous l'empire d'une étrange hallucina-
tion,—fit Eugène,—et à moins de supposer
à ce très-innocent liquide une puissance
capiteuse dont il est totalement incapab-
le...

—Trêve de plaisanteries !—interrompit
Lucie en s'approchant d'un pas ;—savez-
vous que le vieillard a quitté la chambre
où vous l'aviez enfermé ?

—C'est ce que j'allais vous demander à
vous-même,—poursuivit Eugène avec la
plus parfaite tranquillité.

—Au nom du ciel, parlez sérieuse-
ment !—s'écria plus vivement Lucie,—et
dites-nous quel est cet homme, ce qu'il
est devenu, pourquoi vous l'avez enfermé,
comment il est sorti, et quel motif vous
pouvez alléguer pour avoir forcé le domi-
cile de notre voisin ?

—Quelque charge d'atelier, sans doute,
—murmura l'insoucieuse Fanny.

—Gardez-vous de le croire,—reprit Eu-
gène, piqué au vif d'une telle supposi-
tion ;—rien de plus grave que les événe-
ments de ce jour, pour, moi, pour vous
aussi, Lucie, mais il ne s'agit que de bon-
heur et d'espoir. Je me réservais de vous
conter à loisir l'incroyable série de prodiges
qui se sont déroulés devant moi. Qu'il
nous suffise pour l'instant de vouer au ciel
une immortelle reconnaissance. Quant
à M. Charles, qui paraît vous inquiéter
si vivement, je m'étonne qu'il n'ait
pas déjà dissipé vos craintes et justifié ma
conduite.

—Vous le connaissez donc ?

—Vous l'aviez vu au moins ?

—Vous agissiez de concert avec lui ?

L'artiste, fort embarrassé de satisfaire à
la fois aux questions simultanées des trois
carières, commença par réclamer le si-
lence et leur fit un long récit de tous les
événements déjà connus du lecteur ; il
glissa sur les promesses et les avis du prê-
tre, en ce qui le regardait personnellement
ainsi que Lucie, et ne dit pas un mot du
suicide auquel l'homme de Dieu l'avait ar-
raché la veille. La narration se bornait à
l'histoire de l'héritage d'Arnold. Il raçon-

ta son entrevue avec Michaël, seulement
il supprima la particularité du souterrain,
dont il ne voulait pas indiquer l'existen-
ce.

—Ce monsieur Charles,—ajouta-t-il,—
est venu me trouver chez Arnold, que je
ne puis parvenir à rencontrer, pas plus
que son oncle l'abbé de Valencey. Votre
voisin m'a remis, de la part du prison-
nier, la somme entière de l'héritage en bons
sur la Banque, et s'est félicité de n'avoir
pas, dans un premier mouvement d'indig-
nation, assommé le juif Michaël, avec
lequel il est depuis longues années en rela-
tion d'affaires et qui avait osé venir lui de-
mander asile après la soustraction. Ce
monsieur Charles paraît tout dévoué à mon
ami Arnold et semble avoir juré une haine
cordiale à un certain banquier nommé Lan-
geau, votre voisin aussi, et dont l'hôtel a
failli brûler ce matin.

Au seul mot d'incendie, Fanny était
devenue pâle et avait bondi sur sa chaise.

—Reste à nous apprendre qui a délivré
Michaël,—fit Lucie, dont l'anxiété crois-
sait à mesure qu'Eugène cherchait à la
détruire.—Il poursuivit :

—M. Charles a très-fort approuvé ma
conduite et je m'étonne qu'il ne vous ait
pas dit lui-même...

Un bruit de pas qu'on entendit sur le
palier interrompit l'artiste.

—Que personne ne bouge !—s'écria en
paraissant à la porte le même officier de
police qui, le matin même, s'était vu pré-
posé à l'arrestation de Langeau.

—Qu'est-ce encore !—demanda paisi-
blement l'artiste.

—La clef de M. Charles ?—ajouta en
ricanant l'horrible voix de Michaël.

—Mais je la lui ai remise, en mains
propres,—répliqua le jeune homme éton-
né.

—Vous mentez, Monsieur ! je ne vous
ai jamais vu,—s'écria Langeau déguisé,
en paraissant à son tour.

Le peintre resta stupéfait d'une telle im-
pudence.

—Qu'on arrête cet homme et ces trois
filles !—reprit impérieusement le com-
missaire.

L'ordre fut exécuté, sans même qu'Eu-
gène, confondu, tentât d'opposer la moin-
dre résistance.

Jules de TOURNEFORT.

(à continuer.)

AGRICULTURE.

Il y a longtemps qu'on a constaté que
les choux donnent un goût désagréable au
lait ; que la carotte le rend fade à l'excès,
que la feuille de vigne le rend léger, agréa-
ble, avec une pointe aigrelette qui le fait
tourner très-prompement et le prive d'une

partie des ses qualités butireuses. Le bon
soin, le bon regain (1) font le lait par excel-
lence, et c'est assurément à la qualité de
l'herbe que les beurres d'Isigny, de Gour-
nay et d'ailleurs, doivent leur réputation.
Les navets sont estimés pour la nourriture
et l'engraissement des bœufs ; on cultive
beaucoup cette plante pour l'usage en ques-
tion, et je viens d'être témoin d'un sâcheux
et singulier résultat qu'elle a produit sur
plusieurs bœufs à l'étable et prêts à être
livrés à la boucherie. Ces animaux ont
enfié après avoir mangé des navets. La
première fois qu'on s'est aperçu de l'effet
extraordinaire que produisait cette racine
alimentaire, on l'a attribué à l'état de santé,
à la disposition des bœufs ; mais bien-tôt
il a fallu se rendre à l'évidence et recon-
naître que les navets seuls étaient la cause
réelle du mal. J'ai conseillé de mélanger
une bonne poignée de sel dans la ration de
chaque bête, et l'essai a été couronné du
plus heureux succès. J'ai parlé de ce fait
à plusieurs vétérinaires, qui me l'ont ex-
pliqué chacun à sa manière. L'un d'eux
prétend que les navets qui viennent d'être
arrachés sont toujours très-dangereux,
parce qu'ils jettent leur feu pendant trois
semaines ou un mois, et qu'il est prudent
de le leur laisser jeter en tas, et non dans
le corps des animaux. Cela peut être
très-exact ; quoique les navets qui ont
produit le résultat dont j'ai parlé soient
en magasin depuis le mois d'octobre, il se
pourrait que la température douce et la
moiteur qui règnent dans la cave où ils sont
emmagasinés eussent excité chez eux une
végétation extraordinaire, à laquelle on
pourrait attribuer le résultat observé. En
effet, de jeunes pousses se montrent au
collet de la racine, et de nombreuses fibril-
les blanchâtres pullulent tout autour de la
partie inférieure du navet. C'est un nou-
veau fait qui parle en faveur des soins à
donner aux légumes-racines emmagasinés
pour fourrages, soin qui consisterait à les
remuer souvent pour les empêcher de
végéter. Un peu de foin et du son mé-
langé avec la ration des navets donnée au
bétail produit l'effet du sel.

Les navets crus sont en général très-
corrosifs et fermentent si fort dans l'estomac
des bêtes, qu'elles étouffent, et que celles-
qui, les mangeant avec trop d'avidité, ne
les mâchent et ne les triturent pas assez,
périsent sur-le-champ. Pour cette même
raison, il ne faut donner aux bestiaux que
l'on veut conserver en bonne santé, de
racines-fourrages qu'avec la plus grande
modération, surtout par un temps doux
et humide.

—On a publié et répété souvent que les
plantes ont une certaine prévoyance en

(1) Herbe qui pousse dans un pré après qu'il a
été fauché.